

## LE MYSTÈRE DE LA MESSE

Le prêtre est monté à l'autel, avec un morceau de pain et quelques gouttes de vin. Sur ces humbles choses de la terre, le ministre du Christ se penche et dit les paroles qu'à la veille de sa mort, le Christ, le premier, prononça au Cénacle et prescrivit qu'en mémoire de lui, on redit d'âge en âge. Il mange le pain et boit la coupe bénis ; il donne à manger et à boire aux bouches qui se tendent vers le Repas du Seigneur. C'est fait. La Messe est célébrée. Le reste est broderie, sublime amplification pédagogique de notre Mère l'Eglise. Il s'agit de pénétrer les prêtres et les fidèles, doucement et comme insensiblement, du sens infini de l'institution divine, de les préparer au Mystère, de les disposer à en recueillir les fruits ; de les inviter à en utiliser à fond la richesse de vie.

Réduite à l'essentiel, la Messe apparaît ainsi au croyant comme une cérémonie fort simple, mais aussi comme un mystère insondable de puissance et de bonté. C'est, sur la terre, l'action la plus haute dont les hommes soient capables et, en ce monde, le plus grand don de Dieu à l'humanité. Autour de ces deux aspects : offrande d'un sacrifice et repas de communion, double action rituelle accomplie dans le présent, en rappel de la Geste du Seigneur et dans l'annonce prophétique des biens à venir, essayons une fois de plus de scruter ce qu'est la messe.

*Le symbolisme du pain et du vin dans l'enseignement de Jésus.*

Non sans dessein arrêté, Notre Seigneur, à la Cène, a pris du pain et une coupe de vin pour prononcer sur l'un

et l'autre les paroles que ses prêtres redisent à leur tour sur ces mêmes produits du sol et du travail humain. Au cours de sa prédication, le Sauveur avait proclamé l'économie du salut, la grande loi qui explique son œuvre et la nécessaire voie de la croix pour chacun de ses disciples. Il le fit en particulier sous les paraboles du grain de froment et de la vigne : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé ne tombe en terre et n'y meurt, il reste seul ; s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie, la perd et celui qui hait sa vie en ce monde, la garde pour la Vie éternelle » (*Jean 12, 24-25*). « Je suis la vraie Vigne, et mon Père est le vigneron. Tout sarment qui en moi ne porte pas de fruit, Il le retranche, et tout sarment qui porte du fruit, Il l'émonde et le purifie, afin qu'il en porte davantage. Je suis la Vigne, et vous les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là porte beaucoup de fruit ; car sans moi vous ne pouvez rien faire » (*Jean 15, 1-5*). En désignant son corps sous le symbole du pain de froment, son sang sous le symbole de la coupe de vin, Jésus ne laisse pas d'indiquer aux siens qu'il est *un autre aliment* pour l'homme que les nourritures terrestres, ces mets de la table corporelle qui sustentent la vie périssable, car seule la Parole de Dieu donne la Vie éternelle : « En vérité, en vérité, je vous le dis, ce n'est pas Moïse qui vous a donné le Pain venu du ciel ; c'est mon Père qui vous le donne, le vrai pain du ciel, car le Pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et donne la Vie au monde » (*Jean 6, 32-33*). Il enseigne encore, que sa chair peut être mangée, car elle a été broyée par la Passion, comme les grains dont est fait le pain, que son sang peut servir de breuvage parce qu'il a jailli de ses plaies, tel le sang de la grappe sous le pressoir : « Je suis le Pain vivant descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde. Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en

moi, et moi en lui. Comme le Père qui est vivant, m'a envoyé et comme je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra aussi par moi » (*Jean*, 6, 51-57).

*La Messe, repas sacrificiel, mémorial symbolique de la Croix.*

« Prenez et mangez », « prenez et buvez » : cet ordre chez le Sauveur est une invitation à manger et à boire la chair et le sang d'une victime offerte à Dieu en sacrifice d'agréable odeur. Ce sens du repas du Seigneur est clairement inculqué dans les paroles dites à propos de la coupe qui fait le tour de la table : « Ce calice est la nouvelle Alliance dans mon sang » (*Luc* 22, 19). De ce calice Jésus a parlé, quelques heures plus tard, à Gethsémani : « Père, si c'est possible, que cette coupe s'éloigne de moi ! » (*Luc* 22, 42). « Le calice que mon Père m'a donné, ne faut-il pas que je le boive ? » (*Jean* 18, 11).

La coupe eucharistique évoque ainsi la Passion du Christ acceptée, dans l'angoisse (*Luc* 12, 50), pour le salut du monde ; elle figure l'effusion du sang au Calvaire, qui a scellé la Nouvelle Alliance de Dieu avec les hommes. Dans cette perspective, le Sacrifice de la croix, commémoré rituellement à la Messe, est le sceau symbolique du nouveau régime religieux de l'humanité, de la Loi Nouvelle qui est loi d'amour : « Je vous donne un commandement nouveau, c'est de vous aimer les uns les autres ; comme je vous ai aimés, aimez-vous, vous aussi, les uns les autres » (*Jean* 13, 34).

*La Messe, Pâque nouvelle.*

Le repas du Seigneur n'est donc pas un banquet funéraire, la commémoration funèbre de l'événement historique qui marqua la fin de sa vie terrestre. C'est la proclamation joyeuse et festive du mystère du salut : cette mort a sauvé l'humanité du péché et de la mort. L'institution du Cénacle est la substitution à la Pâque ancienne de la Pâque nouvelle, de la réalité à la figure : « La Pâque ancienne, déclare le concile de Trente, était immolée en mémoire

de la sortie d'Israël des mains des Egyptiens. Le Christ s'institue la Pâque nouvelle que l'Eglise par ses prêtres, sous des signes visibles, immolera en mémoire de son passage de ce monde à son Père, quand par l'effusion de son sang, il nous a rachetés et arrachés au pouvoir des ténèbres pour nous transporter dans son royaume » (Conc. de Trente, Sess. 22, ch. 1).

Deux pâques, deux commémoraisons joyeuses de deux passages, de deux libérations : loin de la captivité et de l'exil, loin des ténèbres et du péché, loin du monde où règnent les ennemis de l'homme : le péché et la mort. Deux annonces prophétiques du bonheur à venir. La Pâque ancienne préfigurait la délivrance du joug du démon, du péché et de la mort. La Pâque nouvelle, *l'Agneau de Dieu qui efface le péché du monde* (Jean 1, 29) et *a vaincu le monde* (Jean, 16, 33), proclame cette délivrance et annonce l'établissement définitif du Royaume. L'Agneau immolé et ressuscité est monté aux cieux. Où la Tête est parvenue, passera le Corps. Alors tout sera rénové. Aux disciples du Christ de se renouveler intérieurement en vue du Jour du Seigneur, lors de son avènement : « Notre Pâque, le Christ, a été immolé. Célébrons donc la fête, non pas avec du vieux levain, un levain de malice et de perversité, mais avec des azymes de pureté et de vérité » (I Cor. 5, 7-8).

*La messe, vrai sacrement, vrai sacrifice.*

« Avec des azymes de vérité » — le Seigneur n'a pu mentir : « Prenez et mangez : *ceci est mon corps* » ; « prenez et buvez : *ceci est mon sang* ». Il ne peut davantage faire mentir ses prêtres, lorsqu'ils obéissent à son ordre : « Faites ceci en mémoire de moi. » La Tradition patristique et ecclésiastique est là-dessus parfaitement claire. Impossible, hors de ce point de vue réaliste, de rendre compte d'une manière satisfaisante de la déclaration catégorique de Paul : « C'est pourquoi quiconque mangera le pain ou boira la coupe du Seigneur indignement se rendra coupable à l'égard du corps et du sang du Seigneur. » Le prêtre du

Christ à la Messe confectionne donc un sacrement et un sacrement de la Loi Nouvelle. A l'ombre projetée succède le corps. Le signe est plein de la réalité qu'il désigne. Par là même le prêtre offre, à partir du pain et du vin et sous leurs dehors sensibles inchangés, le sacrifice que Notre Seigneur Jésus-Christ a offert jadis sur la croix. Pour être vraies, les paroles eucharistiques doivent effectuer ce qu'elles signifient. Elles sont dites et ce qui était du pain est le corps du Christ, ce qui était du vin est le sang du Christ. Le pain et le vin ont été convertis en leur tréfonds invisible, en ce que le Concile de Trente appelle leur *substance*, réalité d'ordre purement intelligible. Les sens, les techniques ne pourront déceler la moindre modification. Seule, la foi confesse ce changement « *mysterium fidei* », seuls le peuvent percevoir les bienheureux qui le contemplant dans la vision de Dieu.

La puissance de ces paroles vise à nourrir les hommes de la Victime du Salut, autrefois immolée, maintenant dans la gloire.

Elle a, certes, pour but de changer ces mets terrestres en des mets célestes. Mais elle vise d'abord à changer une oblation terrestre et très humble en l'oblation céleste et divine. Elle est, dans tout son appareil visible, accordé aux besoins de l'homme religieux (Conc. de Trente, Sess. 22, ch. 1), la confection et l'offrande d'un sacrifice vrai et proprement dit, le sacrifice même de la croix.

Un « sacrifice vrai », qu'est-ce à dire ?

Les paroles eucharistiques consacrent le pain et le vin. Mais il est bien des consécrations dans l'Eglise qui ne sont pas des sacrifices ; telles les consécrations de calices, d'églises ou même de cloches. Consacrer, c'est dédier à Dieu, vouer quelqu'un à son service, un objet à son culte. Les paroles de la consécration eucharistique dédient sans doute au culte le pain et le vin. Mais elles ne les rapportent pas au service de Dieu, tels quels, *de l'extérieur*. En les changeant *intérieurement* au corps et au sang du Sauveur, les paroles du Seigneur consacrent le pain et le vin de la consécra-

tion propre au corps et au sang du Christ, car ceux-ci sont animés par l'âme sainte de Jésus et subsistent dans la Personne divine du Verbe. Par cette transformation invisible mais authentique, le produit de la terre et du travail de l'homme, la « culture humaine » devient le « culte vivant » rendu par le Fils de Dieu fait homme, au nom de tous les hommes et de l'univers lui-même, à Dieu, Créateur de l'univers et Rédempteur des hommes. Le pain et le vin des autels terrestres deviennent l'Hostie céleste, la Victime autrefois immolée sur la croix, dans le sang, la souffrance et les larmes (*Hébr.*, 5, 7), et qui dans le Temple de son corps ressuscité et glorifié s'offre à jamais au Père, Auteur de tout don.

*La Messe, sacrifice de la Croix.*

Grâce à ce merveilleux changement, le sacrifice de la Messe sort de l'ordre de la représentation, comme en était sorti d'abord le sacrifice de la Croix, sacrifice réel et non plus figuratif. Si la consécration du pain et du vin se terminait exclusivement au corps et au sang du Christ, elle demeurerait au point de vue sacrificiel dans l'ordre de la représentation intellectuelle et spirituelle, car ni l'un ni l'autre de ces deux éléments du sacrifice de la Croix ne sont visibles sur l'autel de la terre. La Messe ne serait un sacrifice que par son évocation schématique du sacrifice de la croix en ce qu'il eut de visible. Mais le sacrifice rédempteur qui comprend à coup sûr cette effusion du sang hors du corps du Sauveur, enveloppe plus profondément encore et plus nécessairement l'amour de Dieu pour l'homme, source de ce don. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils pour que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais possède la Vie éternelle. » (*Jean*, 3, 16) « Le Fils de Dieu m'a aimé et s'est livré pour moi. » (*Gal.*, 2, 20) Le Sacrifice de la croix engage l'amour du Verbe pour l'humanité pécheresse. C'est en sa faveur qu'il a pris sur lui une nature humaine soumise aux peines qui ont suivi le péché de l'homme : cette passibilité, cette condition d'humiliation qui, à travers de multiples épreuves, l'a conduit à la mort.

Le sacrifice de la croix enveloppe aussi l'amour humain de l'homme-Dieu, la charité créée répandue par l'Esprit-Saint dans le Cœur de Jésus et qui est l'âme de son âme, sa vie d'affection pour Dieu et pour les hommes. Cette affection s'est exprimée, envers Dieu, en adoration et en action de grâces ; envers l'homme, en compassion miséricordieuse, dans la douleur et l'angoisse. Les frères de chair et de sang du Fils de Dieu sont malheureux profondément. Ils ont péri, loin de Dieu, devenus par leur faute ses ennemis, ils sont perdus, asservis à leurs péchés, au démon et à la crainte de la mort. Généreusement, pour glorifier son Père et magnifier les hommes, Jésus a accepté en sa volonté d'homme le plan de Dieu sur son Serviteur. Le salut de l'homme que Dieu veut dans sa bienveillance a été aussi l'œuvre de l'homme. C'est le merveilleux et libéral dessein de Dieu, le mystère caché durant des siècles. Parce qu'un tel salut est plus glorieux pour la dignité de l'homme : l'Homme-Dieu par une vie d'amour vécue dans une chair humaine, a assumé toutes les misères de l'homme, sauf le péché, ennemi de l'homme et de Dieu. Il a expié les fautes de l'humanité, en pâtissant la mort, « car la mort est le salaire du péché » (Rom., 6, 23) ; en compensation de sa douloureuse passion, il a acquis le droit à la réconciliation des hommes avec Dieu.

*La Messe, offrande vivante du vivant sacrifice de la Croix.*

Or, ce sacrifice intérieur du Christ, remise à Dieu de tout soi-même et de toute son œuvre, inaugurée à son entrée en ce monde, est offrande permanente, toujours actuelle dans l'âme du Sauveur. Les mérites de satisfaction, acquis une fois pour toutes au cours de sa vie mortelle et consommés dans la mort, sont toujours vivants. Ils interpellent sans cesse la justice divine (tel le travail convenu entre le maître et le serviteur et qui réclame son salaire). C'est l'offrande de ce sacrifice désormais invisible qu'atteignent mystérieusement mais réellement les paroles consécратrices à la Messe. En passant dans le corps et le sang du Christ,

le pain et le vin passent en Jésus, Prêtre et Victime à la croix, Prêtre et Victime au ciel. Ainsi sont-ils sacrifiés et offerts. Le sacrifice eucharistique n'est pas la nue commémoration du sacrifice de la Croix. Il est la vivante offrande de ce qui en demeure à jamais vivant : le Prêtre et la Victime à la vie impérissable, la valeur victimale sempiternelle, le sempiternel acte d'oblation. Il est cette offrande dans la confection d'un sacrement, à partir d'une matière sensible, par deux consécrations successives aptes à symboliser le Sauveur dans le témoignage extrême de son amour pour Dieu et pour les hommes, dans le mystère de son sacrifice offert à Dieu au bénéfice des hommes pécheurs. Mystère à portée exemplaire : « Montrez-vous donc les imitateurs de Dieu, comme ses enfants bien-aimés. Vivez dans la charité, à l'exemple du Christ, qui nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, offrande et sacrifice d'agréable odeur présenté à Dieu ». *Eph.* 5, 1-2.

*La Messe, accomplissement des sacrifices symboliques.*

A l'intérieur du rite et du symbole, le Sacrifice de la Messe sort du rite et de la figure et rejoint réellement la Croix. Par cette dimension profonde et cachée, il n'est pas ce rite significatif mais vide, que l'humanité depuis le péché a multiplié à travers les âges, où elle a traduit, de son mieux, mais toujours avec gaucherie, sa volonté de reconnaître le souverain domaine de Dieu sur toutes choses, son désir de lui appartenir totalement, d'obtenir son pardon, de gagner ses faveurs. Ainsi des libations, des égorgements, des offrandes de victimes ; toutes actions extérieures, toutes manifestations rituelle de mets ou de sang, réservées à l'honneur dû à l'auteur de la vie.

Si grossiers qu'ils fussent, ces gestes évoquèrent pour les mentalités d'alors des vérités que l'homme de nos jours, en nos civilisations matérialisées, a trop oubliées. Au-dessus de l'activité humaine de type utilitaire, au-dessus du travail économique destiné à la subsistance et au confort de la vie



corporelle, au-dessus des œuvres que la langue chrétienne a si suggestivement dénommées « œuvres serviles », il est une activité corporellement inutile parce qu'elle se solde dans l'immédiat constatable par un gaspillage absurde, mais qui spirituellement constitue l'activité de l'homme la plus indispensable, la seule nécessaire à son bonheur définitif : celle-là qui visant d'abord à louer Dieu s'exerce au profit universel de l'homme.

### *La Messe et la pédagogie des sacrifices extérieurs.*

La Messe récapitule cette longue histoire dont la pédagogie doit confondre notre langue chrétienne, aujourd'hui profanée et désacralisée dans le langage de tous les jours. Au temps de ces divers sacrifices extérieurs, nul n'eût pensé qu'une marchandise jetée à la mer pour échapper au naufrage ou la somme d'argent abandonnée au voleur pour éviter l'assassinat eussent été *sacrifiées*. On *immolait* des animaux au Temple, on *tuait* les bêtes à l'abattoir. Nul n'était *victime* d'accident ou de haine. Tous ces termes étaient religieux, exclusivement. Le sacrifice extérieur, symbole de dispositions intérieures auxquelles les meilleurs aspiraient, était cette action extérieure relative à un objet d'offrande à Dieu, dont la fin était d'attester l'honneur souverain dû au seul Maître de la vie et de la mort comme de l'univers. Une telle action n'était regardée comme sainte ou sacrée qu'en raison de sa référence au service de Dieu. Dépourvue de sens profane, séparant son objet de tout autre, elle participait en quelque sorte à la sainteté du Grand Séparé ; sacrée, consacrée, elle sacrait et consacrait la réalité sur laquelle elle s'exerçait... L'immolation apparaissait dès lors comme l'offrande à Dieu d'un animal tué pour servir à son culte. La victime était cet animal immolé, offert à Dieu, après l'occision ou dans l'acte même de l'égorgeement. En tous cas, seule, l'orientation gratuite et invisible à l'honneur de Dieu faisait de ces divers gestes, des actes religieux, des sacrifices. Juger d'eux en fonction de la perte économique ou vitale à quoi ils se terminent

immédiatement, serait en juger matériellement ; ce serait ne plus discerner ce qui les différencie de pareilles pertes consenties dans des fins intéressées, pour les divers usages de ce monde.

On ne peut rendre compte de la Messe hors de cette histoire des sacrifices extérieurs qui est l'histoire de l'humanité pécheresse et rachetée. La religion intérieure et intégrale, la religion d'amour qui plaît à Dieu a disparu du milieu des hommes par suite du péché. Le pécheur ne peut, en demeurant dans son péché, s'offrir à Dieu ou lui offrir quoi que ce soit de valable ; il ne peut plus aimer son Créateur par-dessus toutes choses. La louange vraie, l'action de grâces lui sont devenues impossibles ; pour réparer l'offense faite à Dieu, il faudrait d'abord avoir recouvré son amour et avec lui l'amour de la justice jusqu'à sa racine. Et c'est à cette heure que de la pauvre humanité monte en la terre cette floraison de gestes extérieurs où l'homme pourra certes donner un alibi à sa religion, honorer de faux dieux et jusqu'à des démons, mais où une aspiration sincère à une vraie religion, sous la grâce de Dieu, se fait jour : recherche de purification et de pardon dans la reconnaissance du souverain domaine de Dieu sur l'univers. En tous ces gestes, en effet, dès lors qu'ils sont l'expression authentique d'une religion désireuse de plaire à Dieu, se profile l'ombre lointaine mais discernable de l'unique sacrifice en qui Dieu se complait : celui de son Fils sur la croix.

*La Messe, sacrifice récapitulatif : la croix, la terre, le ciel.*

C'est cette remontée du sacrifice au sein de l'humanité pécheresse (dans une plénitude d'amour et d'adoration incomparablement plus haute et plus universelle que n'était la religion de l'homme à la sortie des mains de Dieu), que commémore et effectue le sacrifice de la Messe. Ce sacrifice embrasse tout le monde, visible et invisible, car il émane de Dieu en personne incorporé dans un homme, qui est

l'Homme universel. La richesse infinie du sacrifice de l'Homme-Dieu en qui est récapitulée la race humaine, et la création en son ensemble, le sacrifice de la Messe, à partir du pain et du vin et sous leurs espèces, l'offre en toute vérité non seulement en son symbole, en sa figure, en son image, mais en son être intime, fondamental et définitif. Dans l'amour de Dieu, dans les adorations et les grâces de l'âme du Christ ont été assumées pour la plénière et surabondante réparation du péché des hommes, les peines terrestres qui en sont la sanction. Dans le corps du Sauveur, labouré par la souffrance, ravagé par la mort, défait par le péché de l'homme, et cependant son vainqueur, l'humanité ennemie de Dieu a été réconciliée avec son Créateur. Ainsi, à la Messe, l'humanité rachetée offerte en la personne et en la puissance du Christ, par les prêtres, ses serviteurs, et par les fidèles, un sacrifice, le sien, œuvre bonne et sainte plus aimable à la Majesté divine que ne lui est odieuse la somme des fautes et des crimes dont les hommes peuvent se rendre coupables. Cette œuvre de réparation et de compensation pour les péchés du monde, accomplie à la croix une fois pour toutes, est l'œuvre de la Miséricorde divine faite homme, pleinement divine et pleinement humaine, spirituelle et corporelle tout ensemble, entièrement à l'honneur de Dieu pour être entièrement au profit de tous les hommes. Ce sacrifice, chef-d'œuvre, à jamais, de l'humanité religieuse, de la création et de Dieu lui-même est offert grâce à l'Eucharistie, sur la terre comme au ciel. Il accorde aux hommes qui s'attachent à leur Sauveur, au Grand Prêtre compatissant qui leur a été donné pour toujours, de pouvoir à leur tour, par Lui, avec Lui, en Lui, servir le Dieu vivant dans la peine d'abord et le travail, dans la gloire ensuite et le repos. En effet, la souffrance humaine sous toutes ses formes de la naissance à la tombe, le combat intérieur contre la tentation et les morsures du péché, rien de cela n'a été aboli, mais tout a pris pour l'homme de bonne volonté, consentant aux fruits du sacrifice rédempteur, sens et valeur

de religion, de témoignage d'amour à Dieu et aux hommes. Le sacrifice du Christ, sacrifice de propitiation universelle, sacrifice qui *apaise* Dieu, c'est-à-dire le rend favorable aux hommes, parce qu'il les rapproche de lui, en son bien-Aimé, ne passe pas plus que son sacerdoce. Il est le remède offert aux défaillances quotidiennes, petites ou grandes, de l'homme pécheur : car il est toujours capable de « purifier notre conscience des œuvres de mort » (*Héb.*, 9, 14).

Ce que nous élevons entre nos mains, ce n'est pas seulement le calice d'or,

C'est tout le sacrifice du Calvaire.

Ce que le Seigneur a remis entre nos mains, ce n'est pas seulement la mémoire de sa mort,

C'est sa personne tout entière.

(Paul CLAUDEL, *Poèmes de la Guerre.*

Le Précieux Sang.)

#### *La Messe, sacrement du don de Vie.*

Signe efficace du don que Dieu octroie aux hommes de lui offrir à leur bénéfice : l'Homme-Dieu en sa personne et dans son office de Prêtre, la Messe est encore le signe non moins efficace du don, le même, que Dieu propose à l'homme pour lui communiquer sa Vie, dans l'identique rappel symbolique de la croix et la même évocation de la Vie ressuscitée.

La Rédemption vers nous qui s'incline,  
Les cinq fleuves du Paradis.

(Paul CLAUDEL, *ibid.*)

Le pain et le vin offerts par la consécration, Dieu les offre en retour à l'assemblée de ses fils pour qu'ils soient leur réfection et leur Vie. Ainsi, le Christ a-t-il commandé qu'on prenne son corps et son sang, glorieusement ranimés, sous la figure d'une séparation commémorative de sa mort.

Ainsi, le prêtre, après avoir offert le sacrifice, y communique-t-il en son nom et au nom de tout le peuple.

*La Messe, rite et vie.*

La communion pour le sacrifice, l'insertion de toute la vie humaine dans le service de Dieu et des hommes, à l'exemple et à la suite du Christ : telle est la grande leçon de la Messe, le secret, pour ce qui dépend de nous, de son efficacité dans le monde. Nos frères du Purgatoire peuvent être secourus par l'oblation de la Victime de l'autel et, en elle, par l'offrande de nos peines agréées ou assumées par amour ; nos frères de la terre, par une vie donnée jusqu'au dernier souffle au bien des autres, des plus proches aux plus lointains.

« Le sacrifice que nous devons offrir sur l'autel du Christ est double, disait saint Thomas : notre dévotion à Dieu et notre miséricorde envers le prochain » (*In Hebr. XIII, 2*). Il serait fallacieux de retomber dans le cultualisme dont le Christ a voulu faire sortir son peuple par son enseignement et son sacrifice : « Allez et apprenez le sens de cette parole : Je veux la miséricorde et non le sacrifice » (*Mat., 9, 13*). Or, nous y retomberions si la Messe et la Communion n'étaient dans l'Eglise une invitation pressante à la vie intérieure et une puissance d'engagement à toutes les tâches de dévouement et d'apostolat missionnaires qui résument l'œuvre du Christ en ce monde : « Je suis descendu du ciel non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. Or la volonté de Celui qui m'a envoyé, c'est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour » (*Jean, 6, 38-39*). Par la charité active et dévouée des chrétiens, prêtres et laïcs, l'Eucharistie, faite quotidiennement par l'Eglise, quotidiennement fait l'Eglise.

« Bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car l'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de

Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour. L'amour de Dieu a été manifesté envers nous en ce que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui. Et cet amour consiste non point en ce que nous avons aimé Dieu, mais en ce qu'il nous a aimés et envoyé son Fils comme Victime expiatoire pour nos péchés. Bien-aimés, si Dieu nous a aimés, nous devons nous aussi nous aimer les uns les autres » (*Jean*, 4, 7-11).

*La Messe, sacrement d'unité.*

« Prenez et mangez », « prenez et buvez » : invitation pressante à l'unité. Tous ces pains et toutes ces coupes de vin, consacrés à Dieu sur la face de la terre : *un seul Pain, un seul Calice de bénédiction. Partout un seul Corps du Christ*. La même table ; le même aliment, identique pour tous les hommes, donne la vie de Dieu à tous ceux qui le reçoivent et se convertissent en lui. Ainsi le Christ ramène en lui, à l'unité, ses membres dispersés de par le monde. Mystère de l'unité indicible du corps personnel de Jésus avec son corps mystique. « Du moment qu'il n'y a qu'un Pain, nous ne formons tous qu'un seul corps, car tous, nous avons part à ce Pain unique » (*I Cor.*, 10, 17).

*La Messe, foi, espérance et charité.*

« Courons, mes frères, écrit saint Augustin, courons vers la Patrie et aimons le Christ. Quel Christ ? Jésus-Christ. Qui est-il ? Le Verbe de Dieu... « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous ». Tout a donc été accompli comme prédisait l'Écriture : « Il fallait que le Christ souffrît et ressuscitât le troisième jour d'entre les morts » (*Actes*, 17, 3). Et son corps où est-il étendu ? Là où souffrent ses membres. Où dois-tu donc te trouver pour être sous la tête ?... Étends ta charité sur le monde entier, si

tu veux aimer le Christ ; car les membres du Christ sont étendus sur le monde. Si tu n'aimes qu'une partie, tu es séparé ; si tu es séparé, tu n'es pas dans le corps ; si tu n'es pas dans le corps, tu n'es pas sous la tête. Notre Seigneur Jésus-Christ, avant de monter au ciel, nous a recommandé son corps, par lequel il allait demeurer sur la terre. Il voyait que beaucoup l'honoreraient dans sa gloire, mais il voyait que leurs honneurs seraient vains, parce qu'ils mépriseraient ses membres sur la terre<sup>1</sup>.

Si tu aimes la tête, tu aimes les membres ; si tu n'aimes pas les membres, tu n'aimes pas la Tête »<sup>2</sup>.

H. BOUËSSÉ, o. p.

---

1. Saint AUGUSTIN, *Lettre aux Parthes*, 10. Patr. Lat., 35, 2060-1)...

2. *Ibid.* col. 2056.